

Brèves littéraires

Brèves

Isabelle

Gabriel Marcoux-Chabot

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcoux-Chabot, G. (2005). Isabelle. *Brèves littéraires*, (70), 87–91.

GABRIEL MARCOUX-CHABOT

Isabelle

Elle s'appelle Isabelle et elle est la première personne que tu as vue en arrivant ici, à Mont-Saint-Pierre. Bien sûr, tu avais déjà croisé plusieurs personnes auparavant. Le couple de motards sortant du dépanneur avec une caisse de bière, les cinq ou six vacanciers attablés à la terrasse de l'auberge Les Vagues, les trois musiciens occupés à jouer du tambour sur la plage et le petit garçon affairé à ramasser des coquillages. Tu les avais regardés, tu en avais même salué certains, mais tu ne les avais pas vus réellement. Tu étais trop replié sur toi-même, trop possédé par tes propres pensées pour porter une réelle attention aux autres.

Tu avais marché vers la grève en somnambule éveillé, consciemment aveugle à tout ce qui bougeait et vivait autour de toi. Tu avais marché un peu au hasard, suivant sans t'en apercevoir le sentier d'algues formé par les marées de toute une saison. Tu marchais, indifférent à la brise agitant tes cheveux et fouettant ton visage, indifférent à la mer étendant ses flots verts à ta gauche, indifférent à la montagne qui s'élevait devant toi, vague géante à jamais pétrifiée. Ton regard s'attardait sur les morceaux de bois et les plumes de goélands gisant sur le sol. Tu ne pouvais t'empêcher de voir dans ces débris l'image de tes illusions perdues, de tes rêves noyés. Tu suivais à

rebours le chemin de tes amours naufragés, incapable de voir dans le paysage autre chose que le reflet de tes propres échecs.

Puis ayant atteint le point où toute pensée n'est en fait que le reflet exagérément déformé de celle qui la précède, tu as relevé la tête. Et tu l'as vue, elle. Tu ne saurais dire s'il s'agissait du fruit de ton imagination ou d'un simple hasard météorologique, mais il t'a semblé que le soleil s'était soudain mis à briller plus fort, comme si un metteur en scène invisible avait décidé que cette scène méritait un éclairage particulier. À l'instant où tu l'as aperçue, tu n'as pas remarqué les jambes blanches et lisses, ni le ventre légèrement rebondi, ni les petits seins ronds et fermes. Tu n'as pas vu la mince robe aux couleurs de coucher de soleil, ni les cheveux d'un brun presque noir retombant en épaisses boucles sur les fines épaules dénudées. Tu n'as pas vu les longues mains effilées, l'élégante cambrure du cou et les lèvres légèrement entrouvertes. Tu n'as pas vu les yeux, les magnifiques yeux verts sous les longs cils recourbés. Tu as vu celle que les artistes ont cherchée dans la pierre et la couleur, dans les mots et la musique. Tu as vu la femme apparaissant dans les rêves de tous les hommes depuis la nuit des temps, la femme attendue à chaque instant séparant le jour de leur naissance de celui de leur mort. La femme tant attendue, tant espérée, mais si peu souvent rencontrée. Tu l'as vue, là, à quelques mètres de toi, les pieds dans le sable et la tête plongée dans un livre, vivante et belle, incroyablement vraie.

Il t'a fallu quelques instants pour recommencer à respirer normalement, mais tu n'es pas parvenu à calmer les battements de ton cœur. Tu t'es approché doucement et ton ombre a touché la sienne. Elle a relevé la tête, a replacé derrière son oreille une mèche de cheveux lui tombant sur le front et t'a souri. « Salut, as-tu dit un peu gauchement en lui tendant la main, je m'appelle Gabriel. » « Et moi, Isabelle », a-t-elle répondu en te tendant la main à son tour. Tu ne sais plus exactement ce que tu lui as dit ensuite, tu ne sais plus ce qu'elle t'a répondu. Tu sais simplement que l'après-midi a coulé sur votre rencontre comme un poème, que vos mots se sont enfuis hors des lieux communs et des sentiers battus pour mieux se trouver et que la marée était basse, et la lune haute, lorsqu'elle t'a embrassé.

Tu regardes les braises du feu que vous aviez laissé s'éteindre de lui-même, occupés que vous étiez à vous réchauffer d'autres façons. Elle passe sa main délicate dans tes cheveux et enlève un morceau d'algue qui y était resté accroché. Elle se lève d'un bond et marche d'un pas décidé vers la mer, jusqu'à ce que l'écume des vagues s'enroule autour de ses chevilles. Les bras légèrement écartés de son corps, les paumes tournées vers le large, elle pousse un cri. Un cri bref, intense, expression archaïque de la joie et de la liberté, un défi à la vie. Elle demeure un long moment immobile, silhouette sombre se découpant sur le gris argenté de la mer. Le vent t'apporte son odeur à laquelle se mêle celle des algues, et c'est pour toi l'odeur du bonheur. Tu remues les braises fumantes à l'aide d'un bâton et tu souris en voyant

les flammes se ranimer, embrasant d'un seul coup les morceaux de bois que vous aviez ramassés sur le rivage. Ces morceaux de bois sec, polis par la mer, t'inspirent à présent d'autres histoires. Des histoires dans lesquelles les idéaux perdus au large finissent par revenir sur la grève, des histoires dans lesquelles la douleur des souvenirs s'adoucit avec le temps. Des histoires dans lesquelles les cœurs qu'on croyait desséchés peuvent s'enflammer à nouveau.

Demain, tu te réveilleras en sursaut, ne sentant plus sa chaleur à tes côtés. Tu te lèveras précipitamment et tu iras à la fenêtre. Tu l'apercevras dans le stationnement de l'auberge, occupée à empiler dans le coffre de sa voiture valises et sacs de voyage. Tu enfileras une paire de jeans et tu te précipiteras à l'extérieur. Tu bafouilleras son nom. Elle se retournera et te sourira. Elle te tendra les bras et te serrera contre elle. Tu sentiras son cœur battre doucement, serein. Ce calme affolera ton propre cœur qui s'emballera et se débattrra pour bondir hors de ta poitrine. Tu t'agripperas à son corps comme un naufragé à sa bouée. Tu bafouilleras des mots insensés, balbutiant le début d'une histoire dont tu ne veux pas connaître la fin. Elle t'embrassera une dernière fois avant d'approcher ses lèvres de ton oreille. « Merci », dira-t-elle simplement, et elle te repoussera doucement avant de s'engouffrer dans la voiture et de démarrer en trombe.

Tu la reverras peut-être, dans quelques années, à la terrasse d'un café ou à la sortie d'un cinéma, tenant enlacé un homme dont tu ne veux pas connaître le nom, murmurant à son oreille des mots que tu préfères

ignorer. Peut-être alors auras-tu changé, peut-être une autre femme t'aura-t-elle appris à aimer. Peut-être alors pourras-tu plonger tes yeux dans les siens et lui dire merci à ton tour.

Mais tu ne sais rien de tout cela. Les flammes réchauffent tes mains et ton cœur flambe dans ta poitrine. Devant toi, une femme aux yeux verts et aux longs cheveux bruns, presque noirs, tourne le dos aux vagues et se dirige vers toi en souriant. Elle s'appelle Isabelle, et c'est la femme de ta vie.